

Jean-Luc Nancy: La peau du monde. Finitude et existence
DANIELA CALABRÒ*

DOI: <https://doi.org/10.15162/1827-5133/1824>

ABSTRACT

Le thème central de ce texte porte sur la lecture des concepts nancéiens d'exposition (ex-peau-sition), de corporéité, de seuil. A partir de ces concepts, le philosophe français retrace la déconstruction de la pensée occidentale et fait émerger une existence toujours exposée, mise à nu, ouverte, mise en scène. "À fleur de peau" c'est l'expression – ou, si l'on veut, le nouveau sens du monde – qui démantèle les espaces clos et toutes les clôtures.

The text focusses on the concepts of exposure (ex-peau-sition), corporeality and threshold as thematised by Nancy. From these concepts, the French philosopher traces the deconstruction of Western thought and brings out an existence that is always exposed, laid bare, open, staged. "À fleur de peau" is the expression – or, if you like, the new sense of the world – that dismantles closed spaces and all fences.

* Daniela Calabrò è professoressa associata di Filosofia Teoretica presso l'Università degli Studi di Salerno.

Tout d'abord, je désire remercier Francesca Romana Recchia Luciani pour l'invitation à ce numéro de la revue *Post-Filosofie* dédié à la mémoire de Jean-Luc Nancy. Et c'est avec une grande émotion que je m'apprête à en dresser un bref profil, sans oublier que Jean-Luc Nancy, le philosophe de la "démocratie à venir", de la "liberté singulière/plurielle", de la "corporéité" et du "toucher", a eu le mérite de former plusieurs générations de jeunes étudiants auxquels il consacrait une grande partie de son temps au cours des débats qui suivaient ses leçons ; et cela, en captant et en faisant résonner les regards, les mots, les corps, les gestes et les pensées. En réalité, c'était les questions qui poussaient toujours plus loin sa réflexion philosophique, et qui portaient de plus en plus loin, sur le seuil, le sens de notre existence finie.

Il aurait dû intervenir en automne 2021 en Italie, à l'Université de Salerne, sur le thème de la vulnérabilité et du souci. L'idée partait encore une fois d'un de ses récents ouvrages, *La peau fragile du monde* autour duquel le colloque aurait dû se dérouler, qui avait comme objectif – ce sont les mots de Nancy – "de mêler à la préoccupation de demain un accueil du présent par lequel nous allons vers demain. Sans cet accueil l'angoisse ou la frénésie nous dévastent. Et sans préoccupation nous restons stupides"¹. Nous devrions tous être "aimantés par le même souci de ce qui est en train de nous arriver, à nous tardifs humanoïdes. Ce qui nous arrive lorsque nous arrivons nous-mêmes à une extrémité de notre histoire, que cette extrémité doive être une étape, une rupture ou tout simplement un dernier souffle"².

Préoccupation et souci sont les termes qui résonnent ici et que Nancy nous propose ; et en ce sens, cette 'attraction' pour le souci nous concerne tous, comme un aimant, comme un minéral dont la vie nous semble si lointaine, si distante. C'est de ce monde que nous devons nous occuper, nous préoccuper, sans quoi nous 'restons stupides', au sens d'inertes, immobiles. Le souci, en revanche, est action, action visant quelque chose ou quelqu'un. C'est, si nous y faisons attention et que nous y prêtons l'oreille, le mouvement originaire de l'existence toute entière, humaine, végétale, animale, minérale.

Mais nous ne pouvons pas parler de souci sans nous occuper du thème de la corporéité auquel, comme je le disais en commençant, Nancy a consacré

¹ J.-L. Nancy, *La peau fragile du monde*, Galilée, Paris 2020, p. 9.

² *Ibid.*

une grande partie de sa réflexion philosophique.

Ainsi, dans une de ses œuvres les plus importantes, *Corpus*, Nancy écrit : “Un corps est une image offerte à d’autres corps, tout un corpus d’images tendues de corps en corps, couleurs, ombres locales, fragments, grains de beauté, [...] tendons, cranes, côtes, pelvis, ventres, écumes, larmes, dents, baves, fentes, langues, sueurs, liqueurs, peines et joies, et moi, et toi”³.

Dans ce passage intense, nous trouvons tout le sens que le philosophe français assigne au concept de corps. Corps qui se fléchit – *de corps en corps* – en une existence toujours déjà exposée, mise à nue, ouverte, mise en scène.

L’existence à laquelle se réfère le philosophe français n’est pas une possession, ni une incorporation, mais la proximité comme telle, l’imminence et l’affleurement, la scansion d’un rythme, le chaque-fois-singulier qui fait trembler toute détermination et toute consistance de l’ego, de l’ego cogito, dans cette ouverture originaire du soi à l’autre que soi, qui est l’expérience de la puissance de la division, de la finitude, de l’exposition ou de l’abandon de soi. Effraction continue de tout corps constitué, clos, identique à soi ; naissance continue, agitation, inquiétude, peine et joie, inconscience viscérale enlacée à un corps, *l’autre* corps, et le temps secoué, traversé de bavardages, d’odeurs, de saveurs. En un affleurement de peau, de lèvres, d’attouchements qui débranchent le système dialectique et se produisent en une “*diastole sans systole*”⁴. Dans sa continuelle laceration, fissure, la peau, la peau de tout corps, de tout “je”, s’ouvre à sa propre dis-location, devient surface ‘a-réelle’, touche la *sublimitas* d’un toucher qui ne touche pas, d’un *corps à corps* qui tend vers l’infini, qui fait face aux corps, les juxte, en les exposant continuellement à la limite de la séparation ; qui *fait la peau* à l’autre/de l’autre. L’existence est ainsi présence révélée d’une image de désir toujours renouvelé et toujours attendu, comme celui qui nous est offert magistralement par la toile de Cézanne de 1872, *Après-midi à Naples*, sur laquelle Nancy nous invite à réfléchir dans un autre texte extraordinaire et suggestif, dont le titre est : *La pelle delle immagini | Nus sommes. La peau des images*.

³ J.-L. Nancy, *Corpus*, Éditions Métailié, Paris 2000, p. 105.

⁴ Ivi, p. 34.



La scène montrée est une scène de désir. [...] D'un désir de voir, de partager ou de toucher le désir montré. Ce qui est montré est la caresse de deux corps. [...] Corps posé sur un autre, mais comme légèrement soulevé, comme dans l'acte de se poser plutôt que posé. Le tout en un équilibre fragile, prolongé mais aussi suspendu, languide mais aussi tendu. [...] Ici tout se touche, se transmet le contact ou la contagion d'un désir, de son surgissement ou de son apaisement, de son effleurement et de son embrassement, qui pourtant n'est pas une étreinte, mais effleurement, légère pression, sensation de la peau sur la peau, à fleur de peau⁵.

Tout ici est mis en scène : “les draps défaits, la théière discrètement érectile, le broc dans la niche, le miroir qui reflète et renvoie à notre regard l'image de l'image”⁶ ou, pour mieux dire, une *skené* qui, paradoxalement, recule dans son *proskénion*. Comme on sait, en effet, l'avant-scène – la partie antérieure du théâtre est d'une certaine manière le *dehors* de la scène, laquelle réciproquement est le refuge, le rideau, le dedans, soit le lieu à partir duquel quelque chose est mis en scène, qui donc apparaît à l'existence. En ce

⁵ J.-L. Nancy et F. Ferrari, *La pelle delle immagini*, Bollati Boringhieri, Torino 2003, 1 édition, pp. 21-22; ici ma traduction.

⁶ *Ivi*, p. 23; ici ma traduction.

sens alors Nancy nous parle du théâtre. Ce dernier – loin d'être compris comme la manifestation spatiotemporelle d'une tromperie, dont les acteurs et les masques se feraient les complices – est la mise en scène du monde dont le corps se dispose précisément devant nous sans secrets, sans intimité.

Devant le refuge intime qui en quelque sorte se renverse hors de l'espace, dans un angle mort, s'ouvre l'espace dans lequel on sort, dans lequel le corps se met devant soi – toute présence, en effet, est là, en cet en-dehors de soi qui ne se détache pas d'un 'dedans', mais qui l'évoque seulement comme l'impossible, le vide hors du lieu, le temps du sens. 'Soi' advient ainsi: personnage, rôle, masque, manière, démarche, exhibition, présentation – c'est-à-dire variation singulière de la déhiscence et de la distinction à travers laquelle il y a un corps, une présence⁷.

L'image du nu – tel qu'il apparaît dans la toile de Cézanne et tel qu'il nous apparaît toujours – remet à chaque fois en jeu sa nudité, sa peau d'images : apparition intégrale, au premier plan, sur le plan unique de l'image, du fait qu'il n'y ait pas d'autre plan, pas de profondeur cachée, pas de secret. Le secret est sur la peau (le secret et sa sacralité). Selon l'indication de Nancy, ce qui se montre dans le nu, c'est à chaque fois qu'un sujet au sens strict de *sub-jectum* – n'a rien en dessous de soi, ne cache plus rien. Le sujet repose sur soi-même, et le 'soi' est sa peau, l'épaisseur subtile de la peau et de sa carnation. Quand la peinture se colore de 'chair' ou que la photographie prend 'corps', survient la "*monstration d'une trans-parence qui constitue la peau : une apparition qui ne fait rien apparaître, une luminosité qui n'éclaire qu'elle-même, une touche diaphane qui ne laisse deviner rien d'autre que son propre toucher*"⁸.

Nous sommes dans la décloison de notre propre existence, dans *l'an-archie* d'une dis-location indestructible, dans l'ouverture hyperbolique du finibèche, lacération, caresse, bouche, baiser. Et encore, *toi et moi*. Peau qui annonce et promet la jouissance à travers un toucher qui

n'abolit jamais la distance entre nous mais [...] métamorphose l'écart en approche. Non pas en contact, mais en venue. Non pas en présence mais en apparition. Non pas en être là mais en manière de *passer par là*, de hanter, de fréquenter. [...] Le toucher fréquente la peau : il l'approche, il la visite, il l'observe – aussi bien au sens de *regarder, examiner*

⁷ J.-L. Nancy, *Corps Théâtre. Après la tragédie*, inedit en français; texte édité en italien, *Corpo teatro*, trad. it. di A. Moscati, Cronopio, Napoli 2010, p. 26; ici ma traduction.

⁸ J.-L. Nancy et F. Ferrari, *La pelle delle immagini*, cit., pp. 8-9; ici ma traduction.

qu'au sens de *respecter*, se conformer⁹.

Ici est l'interdit de tout toucher, son tabou, mais aussi, à nouveau, sa promesse ; ce pourquoi tout tabou proclame : “*ne me touche pas, touche en moi plus loin que moi*”¹⁰. Le peau-contre-peau est ainsi un espace impossible à suturer, blessure sanglante qui ne cicatrise pas, frontière qui n'est comparable à aucun bord.

Les zones sont chatouillées, titillées, portées à tressaillir, à frémir, à rire aussi et à s'irriter. [...] Ce sont des peaux sonores, qui grondent, gémissent, appellent, soufflent. Des peaux qui frottent et mêlent leurs sueurs, leurs humeurs, leurs écumes. Des peaux excitées, excédées, exaspérées, ravies : des existences exorbitées, des nudités¹¹.

Toutes les nudités, toutes les peaux, téguments dont la texture constitue ce que nous sommes, notre cortex, sont des différenciations qui ne procèdent pas selon un genre (masculin ou féminin), mais selon de multiples, de diverses différenciations en soi/du soi, selon ces partitions *zonales* qui étendent (tendent depuis le dehors) toute existence. Existence exorbitante, autrement dit hors de toute zone orbitale, de tout lien à un soi, à un corps, à un je. Existence excentrique, telle est l'existence de chaque peau, comme un rideau qui ne révèle pas, mais renvoie à 'fleur de peau' une co-existence de couleurs, épaisseurs, profondeurs, entrelacs, attractions, intensifications. C'est dans cette direction que penche l'ontologie esthétique de Jean-Luc Nancy : c'est dans l'œuvre d'art, en effet, que la mise en scène du corps, de sa nudité, de sa carnation remet en jeu 'au cœur de l'être' non pas une possession, ni un dévoilement, mais le 'faux bond' qui depuis toujours se joue des visages peints, des présences muettes, des figurations du monde : voilà que le vice de la pensée occidentale est privé de fondement. Ce vice de la pensée qui devrait, comme nous l'enseignait déjà Nietzsche, être démasqué en mettant en échec la sub-

⁹ J.-L. Nancy, *Peau essentielle*, in «Estetica. Studi e ricerche» 2016, vol. IV, p. 76. À ce propos voir aussi : Jean-Luc Nancy, *Sexistence*, Galilée, Paris 2017; F.R. Recchia Luciani, *Corpus, Amore, Sessistenza: critica della ragione tattile e ontologia aptica a partire dalla "filosofia del corpo" di Jean-Luc Nancy*, in «Teoria», XLI/2021/2, pp. 77-98 e Jean-Luc Nancy, Feltrinelli, Milano 2022; M. Viliani, *Arte della fuga. Estetica e democrazia nel pensiero di Jean-Luc Nancy*, Mimesis, Milano 2020; D. Calabrò, *Dis-piegamenti. Soggetto, corpo e comunità in Jean-Luc Nancy*, Mimesis, Milano 2006.

¹⁰ *Ibid.*

¹¹ *Ivi*, p. 78.

jectivité moderne en tant que c'est justement à l'intérieur de la vision apollinienne du réel que s'ouvre l'abîme du dionysiaque. *Mundus est fabula* signifie alors pour nous que le *mundus*, entendu comme ce qui est pur, propre, transparent, n'est autre qu'une tromperie, une *fabula*, précisément. Le *mundus* comme *cosmos*, construit sur la certitude apodictique de l'ego cogito cartésien n'a plus de 'chez soi'. Reste le *chaosmos* d'un *teatrum mundi* qui place sur la scène "des corps qui se rencontrent, s'éloignent, s'attirent, se repoussent, se montrent les uns aux autres en montrant en même temps derrière eux, autour d'eux, la nuit incorporelle de leur provenance"¹². Touches, ébauches, profils soustraits, moulages perdus, comme un 'arriver à' qui est l'exposition même des figures sur la scène, la naissance et la mort de tout corps *au monde*, le seuil *comme* peau.

Nos existences se jouent sur ce seuil, sur cette bordure liminaire qui épaissit ses frontières et qui en même temps nous retient, parce que nous sommes peut-être nous-mêmes cette bordure et cette limite. Nous pouvons mieux comprendre ce passage en faisant référence à un autre ouvrage de Nancy qui justement s'intitule *Sur le seuil*. Ici, le philosophe français nous donne accès à *La Mort de la Vierge* du Caravage (1606):

¹² Y. Lorelle, *Le corps, les rites et la scène – des origines au XX^e siècle*, Edition de l'Amandier, Paris 2003, p. 37.



Et ainsi nous sommes entrés là où nous n'entrerons jamais, dans cette scène peinte sur une toile. Soudain, nous y sommes. Nous ne pourrions pas dire y avoir pénétré, ni non plus en être resté à l'extérieur. Nous y sommes d'une manière plus antique et plus simple par rapport à un mouvement, à un transfert ou à une pénétration. Nous y sommes sans avoir quitté le seuil, sur le seuil, ni dedans, ni dehors – et peut-être sommes-nous le seuil nous-mêmes, exactement comme notre œil se conforme au plan de la toile et se tisse lui-même dans son étoffe¹³.

La scène s'offre, se déploie sous nos yeux, sans que nous l'ayons explicitement demandé. En ce déploiement, nous nous trouvons déjà pris et saisis, enveloppés comme le drap de velours qui nous introduit dans la scène, à l'intérieur d'elle. Ainsi, nous sommes littéralement partagés – parties de et en même temps séparés de – en un lieu qui ne nous est pas propre, et même en un lieu qui ne nous appartient en rien.

¹³ J.-L. Nancy, *Les muses*, Galilée, Paris 1994, p. 97.

Comme le dit Nancy, nous ne sommes jamais ‘devant’ le tableau, mais celui-ci est *en avant*, ‘en évidence’ pour notre regard. Et cet ‘être en évidence’ avec quoi nous ‘entrons’ dans le tableau et avec quoi nous ‘faisons tableau’ est la condition à laquelle le regard comme ‘chose’ émerge du tableau. Mais en ce ‘venir à’, en cette approche qui est l’exposition des figures de la scène, il y a notre correspondance avec ce qui nous est demandé: entrer et regarder. C’est cela qui nous est permis et promis en cette exposition de monde. Lieu d’élection par excellence, la toile nous fait signe: dé-voilement et dé-toilement (sortie hors de la toile) sont offerts.

Venez et voyez. Épuisez votre regard, jusqu’à ce que vous fermiez les yeux, que vous les couvriez de vos mains, que vous laissiez tomber vos visages sur vos genoux. [...] Regardez l’invisible, non au-delà du visible, ni dedans ni dehors, mais directement l’invisible, sur le seuil, comme sa propre huile, sa trame et son pigment¹⁴.

Ici pourtant l’invisible semble être la mort. C’est ici que nous nous trouvons, c’est cela que nous ne voyons pas: “dans la mort nous n’y sommes jamais, nous y sommes toujours”¹⁵. Nancy indique dans la mort l’exposition même dont tout existant est constitué. Non pas donc acte final auquel toute chose serait destinalement ou chrétiennement livrée, mais exposition absolue de toutes les choses dans lesquelles le temps se tend ou s’é-tend, “fait crac sans avoir commencé, presse et rompt une masse de présent sans passé, ouvre l’instant sans précédents, n’est en rien fissuré”¹⁶. Le temps de la mort, le temps mortel s’étend sur l’existence comme les fissures s’étendent sur les murs : de rien. Parce qu’il n’y a rien dans cette fissure / cet espacement, si ce n’est justement l’exposition même de la finitude irréductible. Penser la mort, c’est penser cette finitude essentielle, absolue : absolument détachée de tout achèvement, de toute circularité infinie et insensée. Non pas donc

une pensée de la limitation, qui implique l’illimitation d’un au-delà, mais une pensée de la limite comme ce à partir de quoi, infiniment finie, l’existence se soulève et à quoi elle s’expose. Non une pensée de l’abîme et du rien, mais une pensée du caractère infondé de

¹⁴ Ivi, p. 110.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ J.-L. Nancy, *La pensée dérobée*, Galilée, Paris 2001, p. 187.

*l'être : du seul 'être' dont l'existence épuise toute la substance et toute la possibilité*¹⁷.

La mort n'est pas le temps à venir de la fin ou de l'accomplissement d'un sens ultime, comme nous sommes habitués à le penser dans une perspective chrétienne fondée sur le cercle archéologique et théologique de l'*eschaton* final ; la mort est l'exposition même du soi, de tout soi à l'autre qui est toujours déjà ici, comme une fente, comme une fissure, comme la lame d'un couteau.

Ainsi comprise, la mort excède le sens de la fin universelle, du néant cosmique par lequel nous serions engloutis selon une image eschatologique du temps ; c'est la mort infiniment finie déjà arrivée ou, mieux, jointe ou re-jointe aux choses, comme une syncope, un arrêt, une partition. Voilà ce à quoi la pensée doit tendre, ce à quoi elle ne peut constitutivement pas se soustraire : l'exposition du soi à l'autre que soi ne peut se penser que comme la lame d'un couteau qui lacère la peau et la met à nu, qui littéralement l'ouvre.

C'est précisément dans cette ouverture qu'est le dedans/dehors de notre existence. Sans secrets, telle est l'exposition, telle est la nudité de la décloison. Nous sommes alors arrivés à proximité, nous avons marqué le seuil, nous avons affronté un monde, ses présences, ses absences :

Dehors et dedans en même temps, mais sans qu'il y ait communication entre dedans et dehors, sans mélange, médiation et croisement. Peut-être, en ce cas, nous avons accès justement à cela : à ce qui est absolument sans accès.

Et peut-être que l'accès c'est nous, les mortels. [...] Le seuil que nous sommes, nous, les vivants¹⁸.

Traînés de force dans cette ouverture, dans ce temps de l'immémorial, dans cet espace coûteux... tout est pesant ici, tout donne à penser. Cette peinture expose "notre accès au fait que nous n'ayons pas accès – ni à l'en-dedans, ni à l'en-dehors de nous-mêmes. Ainsi, nous existons"¹⁹. Et ceci est le "monstre impossible à avaler"²⁰, à faire nôtre ; tel est le dé-payement, l'extérieur de la pensée.

Comme l'a affirmé justement R. Esposito:

¹⁷ J.-L. Nancy, *Une pensée finie*, Galilée, Paris 1990, p. 55.

¹⁸ J.-L. Nancy, *Les Muses*, cit., p. 101.

¹⁹ *Ibid.*

²⁰ J.-L. Nancy, *Corpus*, cit., p. 9.

le parcours philosophique de Nancy dessine les contours et la possibilité d'une désorientation générale. [...] La possibilité extrême de faire de la philosophie à l'époque de la fin de la philosophie. Si la philosophie ne peut plus être une conception du monde, si elle ne peut plus lui assigner son sens ou même tout autre sens, elle peut, cependant, constituer l'ouverture d'un espace de pensée dans lequel le monde se reconnaît soi-même comme l'unique sens. Le monde – les relations qu'il tisse, les nœuds qu'il entrelace, les rencontres qu'il libère dans le grain d'une existence finie parce que jamais en coïncidence avec elle-même, toujours confrontée à l'autre que soi. C'est cette inclination de l'existence vers son extérieur – son apparition dans la pluralité singulière du monde – qui caractérise la pensée de Nancy dans son aspect constitutivement politique. Si le sens coïncide avec l'existence, cela veut dire que nous pouvons enfin 'nous présenter' à nous-mêmes sans plus d'intermédiaires ou de médiateurs – les uns aux autres, dans le partage infini d'une expérience commune²¹.

En une proximité multiple des corps dans laquelle le nous se fait palpable, se touche et s'offre à être touché... l'image se multiplie, éclate, se heurte, s'écarte.

Tout cela comporte une réflexion radicale sur notre provenance et sur notre trajectoire, en somme sur ce que nous voulons être : "ni lieux, ni cieux, ni dieux: [...] démontage et désassemblage des clos, des enclos, des clôtures"²². Il faut alors instituer une "pensée des rivages", une pensée de l'approche qui puisse se rendre disponible à "entendre la pierre", à "veiller sur les vastes espaces" de l'ouvert, à pénétrer jusqu'à l'intérieur de la "rumeur nocturne" – pour le dire avec les vers de Rilke²³ ; il faut attendre que le soleil d'Occident soit couché pour pouvoir enfin être-avec "l'écart entre un corps et un autre"²⁴ et "nous réapproprier ainsi le risque des extrêmes"²⁵ ; nous qui avons peut-être compris que nous sommes "ce point, cette poussière, ce grain, ce trou et ce silence nommé big bang, dont l'écho hante notre voix"²⁶.

²¹ R. Esposito, *Libertà in comune*, introduzione a J.-L. Nancy, *L'esperienza della libertà*, trad. it. di D. Tarizzo, Einaudi, Torino 2000, pp. X-XI; ici, ma traduction.

²² J.-L. Nancy, *La décloison. (Deconstruction du Christianisme I)*, Galilée, Paris 2005, p. 230.

²³ Cfr. R. M. Rilke, *Le livre de la pauvreté et de la mort*, trad. fr. de A. Adamov, Actes Sud, Paris 1992.

²⁴ J.-L. Nancy, *La décloison. (Deconstruction du Christianisme I)*, cit., p. 230.

²⁵ J.-L. Nancy, *Rives, bordes, limites (de la singularité)*, in Id., *Le poids d'une pensée, l'approche*, Éditions de la Phocide, Paris-Strasbourg 2008, p. 137.

²⁶ J.-L. Nancy, *La décloison. (Deconstruction du Christianisme I)*, cit., p. 231.

BIBLIOGRAPHIE

- CALABRÒ D., *Dis-piegamenti. Soggetto, corpo e comunità in Jean-Luc Nancy*, Mimesis, Milano 2006.
- ESPOSITO R., *Libertà in comune*, introduzione a J.-L. Nancy, *L'esperienza della libertà*, trad. it. di D. Tarizzo, Einaudi, Torino 2000.
- LORELLE Y., *Le corps, les rites et la scène – des origines au XX^e siècle I*, Edition de l'Amandier, Paris 2003.
- NANCY J.-L., *Une pensée finie*, Galilée, Paris 1990.
- , *Corpus*, Métailié, Paris 1992.
- , *Les muses*, Galilée, Paris 1994.
- , *La pensée dérobée*, Galilée, Paris 2001.
- , *La décloison. (Deconstruction du Christianisme I)*, Galilée, Paris 2005.
- , *Rives, bordes, limites (de la singularité)*, in J.-L. Nancy, *Le poids d'une pensée, l'approche*, Éditions de la Phocide, Paris-Strasbourg 2008.
- , *Corpo teatro*, Cronopio, Napoli 2010.
- , *Peau essentielle*, in «Estetica. Studi e ricerche» 2016, vol. IV.
- , *Sexistence*, Galilée, Paris 2017.
- NANCY J.-L. e FERRARI F., *La pelle delle immagini*, Bollati Boringhieri, Torino 2003.
- RECCHIA LUCIANI F. R., *Corpus, Amore, Sessistenza: critica della ragione tattile e ontologia aptica a partire dalla "filosofia del corpo" di Jean-Luc Nancy*, in «Teoria», XLI, /2021/2, pp. 77-98.
- , *Jean-Luc Nancy*, Feltrinelli, Milano 2022.
- RILKE R. M., *Le livre de la pauvreté et de la mort*, trad. fr. de A. Adamov, Actes Sud, Paris 1992.
- VILLANI M., *Arte della fuga. Estetica e democrazia nel pensiero di Jean-Luc Nancy*, Mimesis, Milano 2020.